

L'Alsace française (30 août). — M. A. Curvers : « Un foyer français de spiritualité : Pontigny-le-Vieux. »

La Nouvelle Revue Critique (septembre). — « Jean Vignaud », par M. Pierre Bathille. — « Un Chinois, poète français », par M. Ph. Gariel. — « Crépuscule au théâtre », par M. L. Le Sidaner. — « Défense de la philologie », par M. F. Closset. — « Bacchantes », poème violent signé: d'Huc Dressler.

La Revue de Paris (1^{er} septembre) commence « Brumes », un nouveau roman de Francis Carco. — *** : « L'armée française ». — « Le musée du Trocadéro », par M. Jean Babelon.

La Kahena (juillet à septembre). — « Marius Scalési », par M. Camille Bègue.

La Grande Revue (août). — « Proverbes kurdes », publiés par Mme Lucie Paul-Margueritte et le docteur Kamuran Bedir Khan. — « Notes sur Valéry », par M. G. Gruau. — « Six mois à l'Armée du Salut », par M. G. Vaudélin. — « Vacances anciennes », poème de M. Maurice Fombeure.

Cahiers Léon Bloy (juillet-août). — « Félix Jenewein, l'abbé Jacob Deml et Léon Bloy », par M. Georges Rouzet. — Fragments d'un journal du peintre Henry de Groux. — « La dinde de Noël 1887 », par M. P. Arrou.

Revue des Deux Mondes (1^{er} septembre). — « Houat et Hædic », par Mme Madéleine Desrozeaux.

La Revue de France (1^{er} septembre). — M. le général Barâtier : « Force et faiblesse de notre armée ». — Lettres inédites de Lamartine (1843).

Le Bourgogne d'Or (juillet). — « Une morale à deux », étude critique de Mme Andrée Petibon sur « La Vie et ses rongeurs », de Mme Aurel.

Eurydice (juillet-août). — « Amori et Morti sacrum », poème de M. F.-P. Alibert. — Fragments d'une ode de M. Pierre Pascal. — « Emile Sicard et le Vieux-Port », par M. X. de Magallon.

Heures Perdues (septembre). — Poèmes de MM. R. Fauchois, A. Lebey et Milhyris. — « Les chefs-d'œuvre italiens à Paris » et autres articles de M. Jean Desthieux, critique indépendant des livres, des œuvres et des hommes.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Le Festival de Vichy. — Combien de fois, ici même, n'ai-je point déploré que la France ne fît rien de comparable aux festivals de Bayreuth, de Munich et de Salzbourg? Cette inertie semblait inexplicable au moment où les pays de

l'Europe Centrale faisaient tant d'efforts pour attirer chez eux, l'été venu, tous ceux qui s'intéressent à la musique. Le tourisme et l'art vont fort bien de compagnie: nous le voyons chaque année, et l'oublirions-nous que les affiches, les journaux, les prospectus envoyés à domicile, la radiodiffusion nous le rappelleraient. Les agences allemandes et autrichiennes se montrent fort habiles et savent toutes ce que nous persistons à ne pas comprendre: la valeur marchande de l'art.

Jusqu'ici nous essayions de justifier notre inertie par des raisons qui, il le faut reconnaître, n'étaient pas toutes sans fondement: il ne suffisait pas de grouper en un faisceau tous ceux qui s'intéressent — ou qui ont intérêt — à l'organisation des fêtes musicales. Encore fallait-il obtenir des concours financiers certains: inutile, en effet, de mettre en mouvement tant d'hommes et tant de choses pour n'offrir aux gens qu'un spectacle et des auditions médiocres. Or ce n'était pas l'Etat français qui, dans cette période de restrictions et d'économies, aurait pris à sa charge l'organisation de festivals. On ne pouvait même lui demander de prêter les sommes permettant de mettre en marche les divers services de préparation et de propagande. Alors, que faire? Monter une société privée? Mais qui eût aventuré des capitaux dans une affaire qui ne peut être rémunératrice avant un assez long délai — en supposant même qu'elle le fût jamais? L'Allemagne et l'Autriche qu'on nous donne en exemple ont compris depuis longtemps ce que nous paraissons bien décidés à ne comprendre jamais dans notre République Athénienne, et c'est que la musique, c'est que l'Art, c'est que la vie spirituelle d'un peuple importent à son existence et contribuent à son rayonnement dans le monde infiniment plus que tant et tant de choses de la vie matérielle ou politique.

Eh bien, un grand espoir nous est venu cet été, et c'est Vichy qui nous le donne.

Il existe une *Coopération Internationale des Compositeurs*, fondée par M. Richard Strauss, qui en est le président. M. Albert Roussel et M. Adriano Lualdi en sont les vice-présidents. Cette « coopération » a fort à faire. Comme l'a dit

excellamment M. Albert Roussel en son discours, « à une époque où les relations internationales sont de plus en plus fréquentes, et où, par une sorte de contraste paradoxal, les échanges artistiques deviennent de plus en plus difficiles en raison des barrières qu'élèvent entre eux les Etats européens, il est nécessaire que les musiciens se réunissent de temps en temps, pour faire, eux aussi, leur tour d'horizon, confronter leurs doléances et leurs revendications, et tenter de dégager de leurs conversations, de leurs échanges de vues, cet esprit d'entente et de compréhension réciproque, sans lequel nous devrions nous résigner à des manifestations incomplètes de cet art pourtant universel qu'est la musique. C'est dans une ville à laquelle tous les pays du monde viennent demander le bienfait de ses eaux, que le conseil permanent se réunit cette fois-ci. Nous ne saurions trop exprimer notre gratitude à la Compagnie Fermière de Vichy, à la Direction artistique du Théâtre du Casino, qui nous ont si gracieusement offert, pour nos réunions et nos concerts, une somptueuse hospitalité dans le cadre merveilleux de cette station universellement célèbre et ce magnifique orchestre dirigé par les chefs de haute valeur que sont Philippe Gaubert, Paul Bastide, Emile Cooper, Louis Fourestier. Si nos esprits n'étaient déjà et tout naturellement disposés à la plus aimable entente, l'atmosphère de sympathie créée par un milieu aussi favorable suffirait à les y amener ».

On ne saurait mieux dire: il fallait pour créer en France ce qui existe ailleurs — une « capitale d'été de la musique » (le mot est de M. Carol-Bérard, secrétaire général et délégué français du Comité) — pour créer en France ce qui nous manquait jusqu'alors, il fallait à la fois un prétexte, une raison déterminante, et aussi l'appui financier qui, jusqu'alors, n'avait pu être trouvé. La raison actuelle a été la réunion du Congrès, la présence à Vichy autour de MM. Richard Strauss, Albert Roussel, Alfred Bachelet, Jacques Ibert, Gustave Samazeuilh, Darius Milhaud, Paul Le Flem, Carol-Bérard, de cinquante musiciens étrangers, dont beaucoup ont dirigé leurs œuvres aux concerts organisés pendant le Congrès. Or, pour une telle réunion, pour la mise en œuvre d'une telle entreprise, si difficile, si délicate, pour sa réus-

site, ne fallait-il pas découvrir ce que très peu de villes étaient susceptibles d'offrir, surtout en cette période de crise? Que Vichy en tire avantage, que cela soit, comme on dit, une excellente publicité pour la Compagnie Fermière, tant mieux. Pourquoi blâmerions-nous les Français d'entendre leurs intérêts aussi bien que les étrangers comprennent les leurs? Le meilleur « mécénat » — le meilleur parce qu'il est le plus durable — est celui qui donne à Mécène des profits matériels en même temps que des satisfactions morales et par là lui permet d'être large, prodigue même. Ainsi cette réunion internationale sert l'intérêt national. Ainsi le cadre d'une ville d'eaux cosmopolite, offrant aux musiciens théâtre admirablement agencé, orchestre des meilleurs, troupe excellente, corps de ballet soigneusement choisi, réunit-il les meilleures conditions de succès: l'auditoire s'y recrute tout naturellement. Ajoutez à cela que Vichy est comme Salzbourg un centre d'excursions incomparable, ce qui n'est point non plus à dédaigner. M. Georges Baugnies, administrateur de la Compagnie Fermière, et M. René Chauvet, directeur artistique du Casino, méritent tous les éloges, non seulement pour l'accueil qu'ont trouvé près d'eux musiciens et critiques venus à Vichy à l'occasion du festival, mais encore pour la qualité des représentations et des concerts qui ont été donnés. Il serait injuste de ne pas dire aussi que MM. Gustave Samazeuilh et Carol-Bérard ont montré un goût, une compétence et un dévouement parfaits dans leur collaboration avec M. René Chauvet pour la préparation du festival.

Celui-ci fut en tous points réussi et nous garderons un souvenir inoubliable de certains concerts, de ces représentations de *Salomé*, de *Quand la cloche sonnera*, d'*Angélique*, de *Gwendoline*, de la *Forza del Destino*, de la *Péri*, de la *Valse*.

La représentation de *Salomé* offrait un attrait exceptionnel en raison de la présence de l'auteur au pupitre. L'orchestre tint à honneur de donner une exécution non seulement irréprochable, mais encore passionnée et merveilleusement nuancée. L'interprétation était confiée à Mme Lily Djanel, qui vient d'être engagée à l'Opéra de Paris, mais que nous

n'avions pas eu l'occasion d'entendre. Mme Lily Djanel est une des meilleures artistes qui ont tenu le rôle. Par la qualité de sa voix, par l'art et la sûreté de son chant, par sa beauté, par sa danse, par ses attitudes, elle est d'un bout à l'autre de cet ouvrage écrasant telle que l'on peut rêver l'héroïne du drame. Le personnage est complexe, énigmatique. Il y a en Salomé un mélange de pudeur et de volupté qui rend l'interprétation fort difficile. Il suffit de peu de chose pour la fausser complètement, soit qu'on l'incline vers la luxure, soit qu'on y mette trop de froideur. Mme Lily Djanel joint à ses qualités de cantatrice et de tragédienne une simplicité et un naturel qui donnent, sans la forcer jamais, leur exacte valeur aux audaces du rôle. Elle a partagé avec M. Richard Strauss les acclamations sans fin et les rappels d'une salle en délire. MM. Lapelleterie, dans Hérode, Louis Richard, dans Jokanaan, Mme Abby Richardson, dans Hérodiade, complétaient une distribution remarquable.

M. Bachelet a dirigé *Quand la cloche sonnera*, et comme Mme Djanel la veille, Mme Balguerie a partagé le succès non moins éclatant du compositeur dont elle était la principale interprète. Dire de Mme Balguerie qu'elle est une admirable artiste est une banalité. Elle s'est surpassée à Vichy dans *Quand la cloche sonnera* et elle a bien contribué à aviver nos regrets de n'avoir pu réentendre depuis longtemps cette belle œuvre, si dramatique et si puissante. Pourquoi n'est-elle pas reprise à l'Opéra-Comique où elle a été créée? Mystère. Mais voilà qui montre l'utilité de festivals comme celui-ci puisqu'ils peuvent servir à réparer, dans une certaine mesure, l'injustice de certains abandons.

Gwendoline est une de ces œuvres, célèbres, mais qu'on n'entend jamais. Vichy nous l'a rendue avec une distribution magnifique qui réunissait, sous la baguette de M. Bastide, Mme Marthe Nespoulous, *Gwendoline* émouvante, José Beckmans, Harald plein de vaillance et Saint-Cricq, excellent en Arnel. Les mânes de Chabrier ont dû tressaillir d'aise.

La place me manque pour donner le détail des autres représentations et des concerts. Je me borne à dire que *la Péri*, dirigée par M. Fourestier et dansée par Mlle Lorcia et

M. Serge Péretti, fut rendue avec une rare perfection; que l'*Angélique*, de M. Jacques Ibert, dirigée par l'auteur et jouée par Mme Maguy Gondy, MM. Tubiana, Vieulle, Marvini, reste à Vichy comme à Paris et en tous lieux du monde, un chef-d'œuvre d'humour musical; que M. Emile Cooper a conduit la *Valse*, de M. Maurice Ravel (dansée par le ballet de Vichy), avec cette ferme souplesse que connaissent les habitués des concerts parisiens.

J'ajouterai que les programmes unissaient aux noms des maîtres comme Richard Strauss, Paul Dukas, Debussy, Vincent d'Indy, Guy Ropartz, Florent Schmitt, Maurice Ravel, ceux d'une cinquantaine de compositeurs français et étrangers; que l'intelligente composition de ces concerts a permis de réentendre des ouvrages qui figurent trop rarement aux programmes parisiens, comme le très beau *scherzo* de la *Symphonie* de M. Paul Le Flem.

Et maintenant, il reste seulement à souhaiter que le succès considérable de ce festival incite les organisateurs à persévérer: nul doute que leurs efforts et leur dévouement ne portent les meilleurs fruits.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Deux morts : Paul Signac, Frantz Jourdain.

Paul Signac. Vers les années 84 et 85 du précédent siècle, l'impressionisme, sans avoir atteint son point culminant ni conquis toute sa gloire, avait drainé vers lui les sympathies de l'élite littéraire, l'enthousiasme des jeunes écrivains, et gagnait des adeptes parmi les jeunes peintres et apprentis peintres. Une influence de Manet, Degas et Monet pointait dans les Salons, diluée par des Gervex, consciencieusement conciliée avec des résultantes de l'enseignement académique par des Duez, des Butin, des Beraud, éclairant de modernisme les cimaises et parfois d'agréables recherches de couleurs. Mais ce n'étaient là qu'accommodations et saluts à l'aube d'une mode nouvelle, petites curiosités timidement satisfaites au-dessus desquelles il faut mettre l'effort consciencieusement luministe tout de suite, du côté des Salons, d'Henri Martin. Mais des jeunes gens qui n'éprouvaient,